

La Grèce éternelle dans la Grèce actuelle

Irène Perelli-Contos et Jacques Bouchard

Numéro 27, mars-avril 1987

La Grèce : l'écriture est politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20705ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perelli-Contos, I. & Bouchard, J. (1987). La Grèce éternelle dans la Grèce actuelle. *Nuit blanche*, (27), 42-43.

LA GRÈCE ÉTERNELLE DANS LA GRÈCE ACTUELLE

par
Irène
Perelli-
Contos

Grèce, début des années 60. Je faisais partie de la jeunesse qui migrait massivement vers Athènes, seul lieu où l'on pouvait rêver, rêver de changer le monde... Ma génération n'avait pas connu la Guerre, et les vagues souvenirs de la Guerre civile le cédaient aux récits tenus par la génération des parents. Notre jeunesse avait grandi en pleine période de transition, faite de privations et de peurs mais porteuse de promesses. Il fallait croire à celles-ci, oublier les premières. Plus tard nous comprendrions que l'Histoire avait été truffée de mensonge, que l'attachement à la culture antique était une forme de détournement de la culture contemporaine et que les promesses étaient des leurs.

À l'école, quelques professeurs (deux ou trois) nous avaient parlé de nos grands poètes et romanciers — dont nous cherchions en vain les textes dans les livres officiels. Nous devions nous rassasier à même des poètes écrivant dans une langue qui, pour être savante, n'en était pas moins étrangère à nos oreilles. La musique grecque? Nous la méprisions — elle faisait trop *turc*. Nous n'écoutions que la chanson française, italienne et, bien sûr, américaine. Nous vieillissions avec de la littérature étrangère de traduction douteuse, des danses et musiques venues d'ailleurs.

Une chanson se lève, vaste

C'est justement au début des années 60 que le vent a commencé à souffler autrement. C'était un vent doux et chaud comme celui qui souffle de la mer au début de l'été. Nous nous sentions comme des vagues poussées par lui vers cette terre torturée qui était notre pays, essayant de la toucher, de la comprendre, de la connaître, au delà des mythes et des mensonges. Les retrouvailles étaient dures. Comme des analphabètes, nous commençons à prononcer des mots jusque-là confus: liberté de parole, droits de l'homme, résistance, politique... Nous découvrons notre poésie sous l'influence de Mikis Théodorakis, qui venait de composer une musique pour le poème de Yannis Rit-

zos: *Epitaphios*, et qui bientôt écrivait la musique d'*Archipel* et des *Petits Cyclades* d'Odysseus Elytis. C'était pour nous une renaissance. Le peuple grec s'emparait de cette musique inspirée de ses traditions, le miracle se produisait: partout dans les maisons, les tavernes, les gens se sont mis à chanter les vers des plus grands poètes contemporains, chanter la Guerre, la Résistance, la Guerre civile, les aspirations, les chagrins et les joies de tout un peuple. C'est en chantant que nous réapprenions notre Histoire: pas l'officielle, la vraie!

Chez les jeunes de notre génération, une nouvelle conscience se formait graduellement. Celle de notre appartenance à ce pays, éprouvé à travers les millénaires de son histoire, et qui nous donnait l'image d'un Phénix sans ailes. Cependant ce n'était pas notre génération qui a pu lui restituer ses ailes, mais une autre, plus audacieuse parce que plus informée, celle de «L'École Polytechnique» dont l'insurrection, en 1974, a sonné le glas de la dictature.

L'avenir à portée de voix

La Grèce maintenant n'est plus la même. Toujours partagée entre l'Orient et l'Occident, elle est toutefois en train de réfléchir ses comptes avec le passé tout en préparant un avenir prometteur. Le temps nous le montrera. Ce qui importe pour le moment c'est que les poètes s'expriment librement et que les prisons ne servent plus d'hôtels à l'intelligentsia. ■

par Jacques
Bouchard

pour Dominique

Qu'un étranger soit attiré par l'hellénisme, plutôt que par l'hindouisme ou le judaïsme, on peut inférer qu'il possédait déjà en lui des prédispositions — des «atomes crochus» —, qu'une conformité préétablie existait entre le sujet et l'objet. Les voies d'accès à la Grèce sont multiples, et toutes les motivations légitimes, quand elles sont fondées sur un état de grâce initial: l'amour. Mon témoignage, pour singulier qu'il soit, est celui d'un certain nombre d'étrangers — donc en quelque sorte paradigmatique.

L'Occidental cultivé n'aborde pas la Grèce moderne comme il le ferait du Portugal ou de la Suède. Il a l'impression en débarquant en Grèce de posséder une connaissance préalable: l'Histoire et la civilisation de l'Hellade ancienne lui sont aussi familières que les siennes propres, elles font partie de son patrimoine culturel. *A fortiori* s'il a fait ses humanités gréco-latines et s'est frotté des années durant aux textes d'Homère et de Sophocle, de Platon et de Xénophon. Même s'il n'en a gardé que le léger bagage d'une *paideia* minimale, par trop stylisée et momifiée, l'Occidental sait que l'hellénisme antique constitue la pierre angulaire de sa propre culture. Mais en



Dessin de Klearchos Loukopoulos — Après des études de sculpture à Athènes, Klearchos Loukopoulos, né à Thermon (Etolie) en 1908, mène une carrière internationale. Ses œuvres se retrouvent notamment dans des collections privées en France et aux États-Unis ainsi qu'à la Pinacothèque nationale et à la Fondation de la Banque nationale dans son pays.

abordant la Grèce moderne, c'est le choc culturel. Le sentiment de familiarité fait place à celui de l'étranger devant l'étrange.

Pourtant s'il est doué de bonne volonté et d'amour de la Grèce, d'empathie (au sens français du terme) et du désir d'apprendre, notre Occidental apprivoisera progressivement la réalité moderne, se l'assimilera jusqu'à sentir en fin de compte que la Grèce éternelle palpite toujours dans la Grèce actuelle. Il comprendra que l'hellénisme est une manière de vivre, de sentir, de réfléchir et, indubitablement, de mourir. Que c'est d'abord une attitude éthique, un sain naturisme de l'âme et de la conscience, mais aussi une ascèse esthétique, une recherche constante d'harmonie avec le monde sensible, les deux incarnées dans une insatiable passion de vivre.

Pour ma part, j'hésite à nommer hasard, chance ou destin cette *tyche* qui me fit rêver de l'Acropole étant enfant, qui mit entre mes mains d'adolescent les poèmes de Cavafy, traduction de Marguerite Yourcenar et de C.Th. Dimaras, qui me fit, jeune adulte, fréquenter ce dernier pendant cinq années à Athènes. Car c'est sous le regard indulgent, paternel et intelligent de Constantin Dimaras que je me suis initié à l'hellénisme du cœur et de

l'esprit. J'ai tâché de m'imprégner des valeurs humaines véhiculées par les traditions savante et populaire de la Grèce, de connaître et de goûter les créations artistiques et intellectuelles de l'hellénisme; et j'éprouve toujours vivement cette même générosité, une humanité partout chaleureuse, soit dans les chefs-d'œuvre d'un Elytis ou d'un Embiricos, soit dans le geste simple de cette vieille paysanne inconnue qui m'offrit une grenade à Poros, alors que je venais de gravir péniblement la montagne à la recherche des ruines du temple où mourut Démosthène.

La Grèce continue d'être, dans son extrême dépouillement, le sanctuaire où l'invisible habite manifestement le visible; on y sent vibrer les éléments: le feu solaire, l'éther, la mer, la terre. Quand cessent les clameurs du jour et les rumeurs de la nuit, on entend toujours au loin tinter la lyre d'Apollon. Et, dans la ferveur du silence, témoins Michel Serres et Constantin Cavafy, je perçois parfois le frémissement furtif des pas timides des dieux... ■

Jacques Bouchard enseigne au département des études néo-helléniques de l'Université de Montréal, le seul du genre au Québec.